

Kenningar

*A présent tout m'est dur :
La sœur de Njörvi,
Ennemi du Double,
Sur le cap se tient ;
Serai pourtant joyeux,
De bon vouloir,
Et sans crainte
Mort attendrai.*

Egill Skallagrímsson, Sonatorrek

J'ai nom Egill Skallagrímsson. Je fus guerrier et scalde ; je fus un peu sorcier, aussi. Aujourd'hui, je suis vieux. Je suis sénile, je n'ai plus goût à rien et je ne sers plus à rien. Mes deux fils sont morts. Parce que j'étais maître de l'épée et de la hache, de la parole et du mot, de la rune et du nom, j'avais voué une confiance aveugle à Odinn. Mais Odinn est un dieu fourbe. Odinn s'est joué de moi. Je n'attends plus rien, sinon la mort.

Ma famille est originaire de Norvège. Elle dut fuir en Islande après le meurtre de mon oncle Thorolf, perpétré sur ordre du roi Harald. En mer, mon père et mon grand-père massacrèrent un des équipages du roi. Mon grand-père mourut de ses blessures. Je lui envie cette fin.

Je naquis dans le Borgarfjord, en Islande. Je fus précoce, paraît-il. On m'a dit que j'avais composé ma première strophe à trois ans ; elle devait être mauvaise car je ne m'en souviens plus. Ce dont je me souviens parfaitement, en revanche, c'est de mon premier mort : à l'âge de sept ans, j'ai tué un de mes compagnons de jeu. A dater de ce jour, on m'a dit que je serais un grand guerrier.

Je fus un grand guerrier ; en mon temps, peut-être le plus grand de tous, car je n'ai jamais rencontré mon maître. Pourtant, mon objet n'est pas de vous parler de mon œuvre, de mes exploits ou de mes errances. D'autres s'en chargeront sans doute, qui perpétueront ma mémoire mieux que je ne saurais le faire, car je ne m'estime plus. J'ai aboli mon orgueil, car je sais à présent que mon destin fut curieusement lié à celui d'un autre homme. C'est de cet homme dont je vais vous parler.

Au cours de ma vie tumultueuse, j'ai écumé bien des rivages, en Norvège, en Suède, en Gaule, en Bretagne, en Irlande. J'ai pris part à des pillages innombrables, à des batailles féroces, à des beuveries inouïes. Mes coffres regorgent de sceattas bretonnes, de carolus francs, de pfennings wendes et même de dirhems d'Orient. Je ne dénombre plus ceux qui sont morts de ma main. Parmi eux, il y eut un guerrier-fauve que j'ai tué en Wårmland pour les beaux yeux d'une fille. Il y eut aussi un sorcier nommé Atli, qui émoussait par magie le tranchant des épées ; je le vainquis en le saisissant à bras le corps pour l'égorger avec mes dents. Ma force était celle d'un géant. En mer, il m'arrivait de ramer sans discontinuer du lever au coucher du soleil. Les yeux fermés, je pouvais alors construire mes poèmes sur le rythme des rames frappant les vagues en cadence. "Il est ivre", chuchotaient mes compagnons avec respect.

Le premier avertissement me fut donné en Bretagne. Au soir d'un raid mené sur les côtes de Cornouailles, le partage du butin me rendit maître d'une esclave. Elle était encore belle, et ses mains étaient trop fines pour être celles d'une paysanne. Je la possédai de force, dès le premier soir. Pendant trois mois, je la pris nuit après nuit, jusqu'à devenir l'esclave de ses cuisses. Elle était silencieuse, et je finis par croire qu'elle était muette. Elle ne me résistait plus, mais je voyais bien que je la dégoûtais.

Pendant, un matin, elle parla. Elle me dit :

- Tu regardes le soleil.

Et comme je ne répondais pas, elle ajouta :

- J'ai connu un autre homme qui savait regarder le soleil. Lui, il était doux. Quand tu contemples l'aurore, tu me le rappelles. C'est la seule raison pour laquelle je ne me suis pas tuée.

Je devinais qu'elle osait parler ainsi parce qu'elle portait un enfant. Je lui demandai :

- Quel était le nom de cet homme ?

- Taliesin.

Deux semaines plus tard, nous avons relâché à Birka. Nous y avons écoulé tout notre butin, et nous y avons bu tout l'argent de nos coffres. Je vendis la femme dès notre arrivée. Cette esclave n'avait épargné sa vie que parce qu'un autre transparaissait en moi : je ne supportais pas cette idée !

Il arriva que la fortune me fût contraire. A plusieurs occasions, je me suis retrouvé seul en terre étrangère, n'ayant pour toute richesse que ma force, ma poésie et mes armes. Je me souviens d'une forêt obscure, quelque part, en Germanie peut-être. J'avais marché tout le jour sans rencontrer personne. J'avais l'impression d'être en marge du monde. A la nuit tombante, j'aperçus une lumière, et je me dirigeai vers elle. Elle me mena à la hutte d'un charbonnier, dans une clairière étranglée où courait un ruisseau. J'avais faim ; le brouet que me donna ce rustre était infect. Mais cela était sans importance. Quelque chose dans ce lieu berçait mon humeur et me plongeait dans un délice indéfinissable. Je m'assoupis. Je me réveillai au milieu de la nuit. Le chant de la source s'était insinué dans mon sommeil, et m'avait livré le secret de la clairière. Dans l'oreille, j'avais trois notes, un air simple et cependant d'une beauté incommensurable. Je fus envahi d'orgueil à l'idée d'avoir su générer ces trois notes à partir du murmure du ruisseau. Je secouai le paysan et je les lui chantai à mi-voix.

Le feu brasillait encore. A cette lueur incertaine, je vis le bonhomme sourire. Je crus que c'était de ravissement, mais son commentaire fut singulier :

- C'est bizarre...

- Qu'est-ce qui est bizarre ?

- Vous chantez comme l'autre.

- Quel autre ?

- Un étranger, une fois, qui s'est arrêté comme vous pour passer la nuit. Je ne me souviens plus de son nom. Je sais simplement que ce n'était pas un Saxon. Le matin, il m'a chanté le même air que vous.

C'était la pire insulte que l'on pouvait m'adresser.

- Tu veux dire que sa musique était aussi belle que la mienne ?

- Il a chanté le même air, c'est tout.

Je sentis bouillonner en moi l'humiliation et la colère. Le bougre se retourna pour se rendormir, mais je fus sur lui en un instant, je le saisis par la gorge, je l'étranglai à moitié en le soulevant à hauteur de mon visage.

- Aussi vrai que tu es glabre, aussi vrai que tu es borgne, il n'est pas deux poètes qui s'égalent en ce monde, lui ai-je craché à la face.

Et comme il avait ses deux yeux et une mauvaise barbe, je lui arrachai l'œil droit, et je le rasai d'un seul coup d'épée, en emportant un grand lambeau de chair.

Le signe suivant se manifesta quelques années plus tard, dans des circonstances beaucoup plus graves. Après bien des vagabondages, j'étais rentré en Islande dans le dessein de m'y installer. J'y arrivai juste à temps pour assister à la mort de mon père. Prendre sa place à la tête du domaine familial me parut grisant au début, puis tourna en amertume. Mon destin était de courir le monde. Bientôt, j'eus la nostalgie des grands espaces marins sans cesse renouvelés, de la violence des étreintes de hasard, des batailles livrées sous des cieus étranges. Sur un coup de tête, je décidai un jour de repartir et de rejoindre le roi Adalsteinn pour me lancer dans de nouvelles expéditions. Mon voyage tourna court. Au large des côtes bretonnes, j'essayai une tempête terrifiante. Mon long navire fut drossé contre des récifs ; j'échouai à demi-mort sur un rivage inconnu, au milieu des rugissements du vent et des paquets de mer explosant contre le granit ciselé du littoral. Trois pilleurs d'épaves voulurent m'achever ; j'en tuai deux. Le troisième me dit que j'étais en Northumbrie, sur le domaine d'Eirik à la hache sanglante.

Le coup fut rude.

Eirik à la hache sanglante avait succédé à Harald, le meurtrier de mon oncle, sur le trône de Norvège. La mort de Thorolf n'en était pas moins restée pendante entre la Norvège et notre famille. Une nuit, au cours d'une rixe, j'avais poignardé le fils du nouveau roi. Peu après j'avais participé à une insurrection armée qui avait renversé Eirik. Celui-ci avait échappé de peu à la mort. Il s'était réfugié dans une place forte qui lui restait en Northumbrie, d'où il méditait sans doute de se lancer à la reconquête de son royaume.

Levant la tête, je vis la forteresse. La mer m'avait livré à mon plus féroce ennemi.

J'étais nu, sans or, sans armes. Sans secours, j'étais condamné à l'exil, peut-être à l'esclavage. Je misai sur l'insolence. Je pensai qu'il n'y avait aucune gloire à tirer de la mort d'un adversaire hors d'état de nuire. Je me présentai aux portes d'Eirik pour solliciter son aide.

En entendant les larges battants se refermer derrière moi, je sus que je venais de commettre une erreur, peut-être la dernière. Je ne perdis pas courage. J'avancai crânement. J'endurai tête haute les sarcasmes et le fiel d'Eirik. Sa femme, Gunnhild, vieille garce au cuir de vache et aux mamelles pendantes, braillait comme si le meurtre de son fils lui déchirait encore les entrailles. Je fus condamné à mort.

Alors seulement, je pris la parole. Ma voix, posée et puissante, emplit la halle de mon ennemi. Je dis :

- Le sang appelle le sang. Il est légitime que tu veuilles ma mort, Eirik. Mais je suis venu à toi librement, désarmé et sans compagnon. Tu payes bien mal mon courage, Eirik. Aussi te demanderai-je une faveur. Avec le guerrier qui a tué ton fils, c'est aussi un poète que tu vas mettre à mort. Quel est le plus important ? Tu as pu juger du guerrier, pas du poète. Laisse donc au scalde une dernière chance, un sursis qui lui permette de composer un chant en ton honneur. Si le poème te plaît, qu'il serve à racheter la tête du guerrier. Sinon, tue le poète avec le guerrier.

Ma requête amusa Eirik. Il accepta le marché. C'était la tombée du jour ; il me donna jusqu'à l'aube pour composer mon chant.

- Et si ton poème est beau, cracha Gunnhild, nous le graverons sur ta tombe !

Ils burent et festoyèrent toute la nuit pour célébrer ma mort prochaine. Je fus enchaîné auprès du foyer, accroupi entre les dogues qui grondaient et faisaient claquer leurs mâchoires sur les reliefs du festin. Au milieu des chiens, je fermai les yeux, et j'évoquai en mon cœur la beauté déchiquetée des grèves de ce pays, pour y puiser, pour y modeler et polir mot à mot chaque strophe de mon chant. Les clameurs des convives et l'épaisseur des murs ne parvenaient pas tout à fait à couvrir les hululements de la tempête. Le vent qui jouait dans les charpentes de la halle et la

rumeur confuse du ressac me fournirent l'harmonique de mon œuvre. Ainsi composai-je l'un des plus beaux poèmes qui fut jamais créé dans le Nord. Un dieu m'habitait. Avant la fin de la nuit, il me devint complètement indifférent de mourir. J'étais empli de splendeur. Certains accents de mon art dilatèrent mon âme jusqu'aux larmes.

Je me levai avant l'aube, alors que les feux faiblissaient et que l'assemblée sombrait dans une hébétude avinée. Quelques uns tentèrent de se redresser. Un rire veule s'essouffla. Après, je ne me souviens de rien. Je sais seulement que le premier rayon du soleil caressa la citadelle lorsque mon chant prit fin.

Au bout d'un très long silence, Eirik prit la parole, la voix empâtée par l'alcool ou le rêve. Il dit :

- Jusqu'alors, je te voyais comme une brute. Jusqu'alors, je pensais qu'un seul homme au monde pouvait chanter comme tu l'as fait. Tu manies encore mieux la kenning que l'épée, Skallagrimsson. Tu es libre.

Je regardai Gunnhild. Ce n'était plus qu'une vieille femme, qui pleurait.

- Sois maudit, Skallagrimsson, me dit-elle. Voudrais-je te tuer, je ne le pourrais plus. Un jour, des prisonniers celtes furent menés ici, pour servir d'otages. L'un d'eux était barde. Il nous proposa de racheter sa liberté contre un poème. Nous venions de fuir la Norvège, et je venais de perdre mon fils. Je n'étais que désolation, plaie vive et souffrance. Son poème fut comme un baume. Il a chassé en moi les pierres de chagrin les plus lourdes. Ce magicien s'appelait Taliesin. Ton chant m'a rappelé le sien.

C'est ainsi que je réussis à sortir vivant de la forteresse d'Eirik à la hache sanglante. Le roi déchu me fournit des armes et un bateau, pour m'inciter à disparaître le plus vite possible. Je repris la mer deux jours après mon naufrage sur les côtes bretonnes. Toutefois ce fut la rage au cœur : car je savais que ce n'était pas mon art, mais l'art d'un autre qui avait racheté ma tête.

A dater de cette époque, Taliesin devint pour moi une obsession. Qui était-il ? A mes yeux, il n'était qu'une ombre. Tout ce que je savais de lui, c'est qu'il était Celte, poète, et qu'il avait voyagé. Par trois fois, nos destins s'étaient croisés. Par trois fois, ce fantôme, cet absent m'avait humilié. Il se mit à corrompre la pureté de mes élans, de mes joies ou de mes peines, à hanter mes pensées, mes songes, jusqu'à ma poésie. Il devint le point de fixation de mes angoisses et du feu mal éteint de vexations anciennes. Il me vint à l'idée que seul un parfait mimétisme entre nos deux personnes pouvait induire une telle confusion dans nos destinées. Je l'imaginai comme mon alter-ego celte. Dans mes cauchemars, il m'apparaissait sous la forme d'un géant vaincu, bardé de fer et de fourrures, que je ne pourrais tuer qu'au prix de ma propre vie. Je dus l'appeler parfois dans mon sommeil. Pour mes compagnons d'aventures et de rapines, son nom devint le présage d'une menace obscure, un signe de mort.

L'épisode suivant eut pour cadre la chute de Catraeth, dans le royaume de Powys, à une époque que je ne parviens plus vraiment à situer. Je faisais partie de la horde des envahisseurs. Nous avons défait une armée de Bretons sur la Gwen, et nous nous lancions à l'assaut de la cité depuis cinq jours, vague après vague. Au soir du sixième, nous nous rendîmes maîtres de la ville. Je fus l'un des premiers à franchir le rempart. Je me suis rué dans les venelles, massacrant aveuglément tout ce qui s'opposait à ma course ; je luttais de vitesse avec un incendie qui s'était déclaré dans le quartier sud de Catraeth, car je voulais atteindre la cathédrale avant les flammes pour y piller le trésor.

Je gravissais les marches du parvis lorsque je vis deux personnes, un moine et un petit homme, se réfugier dans l'édifice religieux. Je me lançai sur leurs traces, la hache haute, dans la pénombre de la nef. Affolés par mes cris de guerre, ces deux

imbéciles coururent droit devant eux, et je parvins à les rabattre dans un coin sans issue. Affolés, ils se retournèrent. Le moine cria quelque chose que je ne compris pas en se jetant à mes pieds. Je lui fendis le crâne. Le petit homme me menaçait d'un poignard à lame ouvragée. Je le désarmai d'un revers de la main. Je levai ma hache, mais j'eus un instant d'hésitation : l'homme était vêtu d'étoffes précieuses, et je ne tenais pas à abîmer ses vêtements. Il me regarda dans les yeux. Il me dit :

- Tu es Skallagrimsson.

La surprise dut se peindre sur mon visage. Je suspendis mon coup.

- Comment sais-tu cela ?

- Je suis Taliesin, répondit-il.

L'étonnement me figea sur place. S'il avait été plus aguerri, il aurait pu profiter de ma stupéfaction pour me frapper ou s'esquiver. Il ne bougea pas. Il se contenta de me fixer avec une intensité comparable à la mienne.

Il pouvait avoir mon âge. Il était de taille moyenne et de carrure chétive. Ses mains me parurent ridiculement frêles et menues. Ses traits étaient très harmonieux, d'une finesse presque féminine, et ses joues étaient lisses comme celles d'un adolescent. Passé le choc de la révélation, je partis d'un immense éclat de rire. Ainsi, ce n'était donc que cela, Taliesin ! Un poète de cour, un bibelot pour dames, frais et soigné comme une jeune fille.

Il fit la moue.

- Je te croyais plus racé, constata-t-il.

- Tu me vois en guerre. Ma source d'inspiration réside aussi ailleurs, dans l'excès et l'ivresse.

- La mienne me vient d'une magicienne qui ne se nourrit que de sang et de poésie. C'est étrange, Skallagrimsson. Nos inspiratrices devraient être inversées : à toi la muse sévère des batailles, et à moi celle des orgies et des réjouissances. Mais quelle importance ? Maintenant, je suppose que tu vas me tuer.

- Que pourrais-je faire d'autre, Taliesin ? Nous n'existerons pas tant que nous continuerons à vivre tous les deux.

- Je gage qu'il est inutile de te racheter ma tête contre un poème.

- En effet. Il n'est rien créé par l'un que l'autre ne soit capable de composer.

- Alors frappe. Mais je suis faible et sans armes. Il n'est aucune gloire à tuer un adversaire dans ces conditions.

- Je n'ai que faire de la gloire. J'ai bu à sa coupe : elle pourrit le goût des choses. Et voici trop longtemps que ta présence empoisonne mon existence, Taliesin.

Curieusement, il ne montra pas de peur. Au contraire, ce fut à son tour de rire.

- Pour ce qui est de me tuer, tu n'auras aucun mal, s'esclaffa-t-il. Mais je doute que tu puisses jamais te délivrer de moi.

Deux générations ont passé depuis que Taliesin m'adressa ces mots. Ce furent ses dernières paroles.

Je suis vieux. Je n'y vois plus, je suis à moitié sourd et tous mes os me font mal. Tant d'années se sont enfuies depuis ces événements que je me demande parfois s'ils ont réellement eu lieu, si le vieillard tordu d'aujourd'hui est bien le guerrier invincible d'hier. Je vis dans mes souvenirs. Il y a de nombreux hivers que le bâton sur lequel je m'appuie n'effraie plus personne.

Il y a quelques semaines, j'ai discuté avec un moine qui venait d'arriver d'Irlande. Je lui ai parlé de Taliesin. Il n'a pas cru mon histoire : selon lui, le barde aurait vécu il y a cinq-cents ans, et cela ferait plusieurs siècles que Catraeth serait tombée entre les mains des Saxons. Mais moi, je sais bien que c'est sous ma hache que Taliesin est mort, il y a cinquante ans. Comme le chrétien, non content de me prendre pour un menteur, essayait en plus de me convertir à son dieu, je l'ai jeté dehors. Depuis le pas de la porte, je lui ai crié tous les noms des églises que j'ai

pillées et incendiées au cours de mon existence. Je soupçonne le papar d'avoir été raconter à ma nièce que je commençais à perdre l'esprit.

J'ai beaucoup réfléchi aux dernières paroles de Taliesin. Pendant longtemps, j'ai cru qu'il ne s'agissait que d'une forfanterie, qui l'avait aidé à cacher sa peur. Ce n'est que récemment que j'ai fini par le comprendre. La solution était simple à trouver : il suffisait de comparer nos vies jusqu'au bout.

Lui, le poète de cour, le doux, le frêle, le brillant Taliesin, est mort en riant au soir d'une bataille, la tête tranchée. Moi, le loup de mer, le pirate, l'aventurier, le géant aux muscles de fer et aux cent victoires, je terminerai sans doute mes jours dans mon lit, âgé et impotent, veillé par ma nièce Thordis et par ses enfants. Taliesin avait raison : je n'ai jamais pu me séparer de lui, car c'est sa fin que je vais vivre. Nos morts ont été interverties. Nos destins étaient liés. Ils se trouvèrent scellés il y a cinquante ans, par un coup de hache.